

**coaltar**

---

**Supplément à l'Histoire de l'Infamie de J. L. Borges**

Philippe Renaud



## Premier épisode

Les inconscients croient que l'ère victorienne et le comme-il-faut pudibond de la bourgeoisie des années 1930 sont aujourd'hui « tout à fait dépassés ». Ils ont tort. Si nombre d'Européens et d'Américains du Nord parlent de sexe presque aussi librement que les Romains de l'Empire, ils ne veulent pas savoir que leur vessie trouve son exutoire dans les parties du corps qu'on n'appelle plus honteuses. L'exultante célébration et l'exhibition des vulves et pénis n'est hélas que partielle et partiale. Si la « bassesse » victorienne du sexe est devenue, dirait Bossuet, une « glorieuse bassesse », la bassesse urinaire n'en finit pas d'être une navrante bassesse, une honte, et pour tout dire, une bassesse basse. L'amour fait de nous des dieux, la pisser des animaux. Les gens comme-il-faut vont sans peur du qu'en dira-t-on assister à un coït sur scène, à des éjaculations ; ils trouveraient peu ragoûtant (à raison me semble-t-il) d'aller voir pisser des acteurs et des actrices dits pornos. La crainte qu'ils auraient d'être accusés de vice, de perversion et d'infantilisme serait entièrement justifiée par notre société.

Saint Augustin écrivait sans gêne et pour nous rabaisser : « Nous naissons entre fèces et urine. » Mais l'excrémentiel est encore un tabou. C'est Thanatos *versus* Éros, c'est une des misères de l'incarnation. Vulve et pénis sont de vivants oxymorons, vie et mort, plaisir et obligation, désir et besoin. On peut vivre sans baiser ; on meurt de ne pouvoir pisser.

Or ce fatal besoin offre à la méchanceté des hommes, à leur jubilation d'humilier, à leur rapacité, à leur mépris du scrupule, plusieurs façons de s'exercer.

Mais on n'en parle pas : ce n'est pas de bon ton, ça provoque des rires gênés, ou des commentaires du genre : « Il y a quantité de choses plus graves et Nous, les Agences de l'ONU, les ONG, les médias du Père céleste et ceux du Père Ubu veillons à les dénoncer sans crue absence de bon goût. »

Nous autres pataphysiciens décidons de rompre un silence aussi coupable que pusillanime.

Comme il y a beaucoup à dire, nous recourrons une fois de plus à la forme du feuilleton, qui est commode et agréable. Il est intitulé (*toutes modifications réservées*)

DU BESOIN DE VIDER SA VESSIE EMPLOYÉ COMME MOYEN DE DISCRIMINATION

1.- RACIALE 2.- SEXISTE ET SOCIO-FINANCIÈRES 3.- FERROVIAIRE.

MÉMOIRE EN TROIS ÉPISODES MENSUELS ENRICHIS DÈS LE DEUXIÈME D'UNE RÉFLEXION SUR LE SCRUPULE ET, DÈS LE TROISIÈME, SUR LA LITTÉRATURE

CHAPITRE I : JUSTE RETOUR DES NOIRS À LA FORÊT NATALE

Parcourant à deux reprises le Deep South étasunien, j'ai constaté que pour attirer l'automobiliste en mal d'essence, conduisant une énorme Petgaz toujours assoiffée, les stations-service proclament en lettres gigantesques qu'elles offrent gratuitement des *clean toilets* ou, variantes plus dignes de leur distinction, des *clean restrooms*.

Le seul fait de signaler qu'un débit d'essence a des toilettes, et d'assurer qu'elles sont propres, en dit long sur l'hygiène des Blancs du Sud profond, qui par ailleurs se pincet le nez si quelque circonstance les fait apercevoir un nègre – pardon : une « personne de couleur », un « Africain-américain ». De station-service en station-service, le sentiment que quelque chose clochait côté toilettes me causait un malaise. Je finis par comprendre pourquoi : je n'avais jamais aperçu ne fût-ce que l'ombre d'un Afro-Américain dans ces lieux absolument *clean*. Et pourtant eux aussi faisaient remplir la panse de leur Pet-gaz... À croire que si leur réservoir d'essence – appelée aux USA *gas* – était souvent vide, leur réservoir d'urine ne l'était jamais.

Innocent comme ne peut l'être qu'un enfant norvégien écrivant au Père Noël, j'ai un jour demandé au type qui encaissait les frais d'essence, de sandwiches et de Pepsi-Cola où se trouvaient les toilettes pour les « clients de couleur » : réaction immédiate, le géant se lève, appuie ses mains de mon côté du comptoir et me hurle : « Ôtez votre nez d'ici, Mòssieur le Frenchy, occupez-vous de vos oignons. Vu ? » Le regard accompagnant ces paroles, plus les deux cent cinquante livres du locuteur touchant presque mon front de son menton me font quitter ces lieux avec un semblant de digne lenteur, et sans piper mot. Je regagnai ma carapace à roues complètement sonné par cet accès de fureur et sa violence inattendue.

La même scène se répéta trois ou quatre fois avec peu de variantes, mais un jour l'épilogue changea ; deux cents mètres après le garage, le conducteur d'une voiture arrêtée me fit signe de le rejoindre. M'assurant qu'il était seul, hors de son Pet-gas, l'air avenant et de petite taille, je surmonte la peur qu'il soit chargé, comme il est de coutume dans le Sud profond, de flanquer à ce petit con de Frenchy, trop curieux et seul une raclée propre à lui faire adopter les exquises manières des lieux où le vent emporte le temps. Je pousse la politesse, ou l'imprudence, jusqu'à sortir de mon bunker ambulante.

- Votre Chevrolet a une plaque californienne, commença-t-il d'un ton aimable et cultivé ; et vous avez l'accent français, et c'est votre premier contact avec le Sud profond, je ne me trompe pas ?

Je fais signe que non. Il reprend :

- Excusez-moi de vous arrêter ainsi, mais je vous ai entendu à la station-service, et c'était trop... vraiment trop délicat de vous parler devant le gorille velu et les autres clients.

*Le Singe velu* étant une pièce d'O'Neill, j'en induis très soulagé que mon interlocuteur doit être, primo lettré, deuxio progressiste, troizio et en bonne logique, ennemi du racisme.

Il n'a pas l'air du tout à l'aise, ni disposé à entamer une bavette sur la pluie et le beau temps, comme je l'espérais. Regardant autour de nous, il pointe un doigt sur l'autre côté de l'autoroute.

- Qu'est-ce que vous voyez, cent mètres après ces hautes herbes jaunes ?

- Un petit bois. J'ajoute, me mettant à douter des intentions de mon cicérone, presque à les redouter : Il n'a rien de spécial...

- Oh ! si, juste un détail peu apparent : c'est ça, les *clean restrooms* pour clients de couleur de tout sexe et de tout âge, de nuit comme de jour et par tous les temps.

Je suis tellement abasourdi et figé sur place, les yeux fixés sur ces lieux absolument incongrus, qu'il est déjà dans sa voiture, et me lançant : « Bienvenue dans le Sud, le Pays des vrais Chrétiens, Monsieur le Français ! Ne soyez plus naïf, si vous voulez survivre ! Ici, on ne vous tire que dans le dos... C'est écrit dans Mark Twain. »

#### CONSEILS D'UN NOIR À UN AUTRE VENANT D'ARRIVER À LA NOUVELLE-ORLÉANS

« Ah ! Seigneur, Seigneur... si vous continuez à traîner dans cette ville vous finirez par prier [dans une église] seulement pour trouver un endroit où pisser. Ce n'est pas facile, c'est moi qui vous le dis. Il y a bien certaines boutiques dans les parages, mais on est pratiquement obligé d'acheter quelque chose avant de pouvoir se servir de leur cabinet. Il y en a dans les bistrotts, les gares, les terminus d'autobus – et autres endroits de ce genre. À vous de les repérer. Et il n'y en a pas tant que ça à notre disposition. Il vaut mieux ne pas s'éloigner de l'endroit où l'on habite, si l'on ne veut pas traverser toute la ville à pied pour en trouver un. »

*Extrait de Dans la peau d'un Noir, de John H. Griffin, traduit de l'anglais par Marguerite de Gramont, éd. Folio. Ce n'est pas une fiction, mais le témoignage d'un journaliste américain blanc qui fit subir à sa peau des traitements chimiques afin de passer pour un Noir.*

FIN DE L'ÉPISODE

## Deuxième épisode

### Discrimination machiste et snobino-économique

À peu d'années près, Freud et Proust soutenaient que moins on a de scrupules, plus on vit heureux. C'est donc une question grave, et je me dois d'ajouter ne fût-ce qu'une petite pierre non à l'édifice, mais au coupablement minuscule édicule des recherches sur un sujet pourtant capital.

Les chercheurs scrupuleux ont, ou plutôt avaient coutume de commencer leurs articles par un recours à l'étymologie ; non sans raison, puisque, ...étymologiquement, étymologie signifie « science qui fait connaître le vrai sens des mots ». Le français *scrupule* vient en droite ligne du latin *scrupulus* ; lequel signifie, au propre, petite pierre, au figuré embarras, difficulté, souci, scrupule. Je n'ai pas trouvé d'explication convaincante sur les raisons qui font d'un petit caillou (pointu disent les uns) un scrupule moral. Les plus célèbres étymologistes du XXe siècle, MM. Bloch et von Wartburg (ce dernier Soleurois) s'en tirent par ce qui semble une pirouette : « petit caillou... d'où inquiétude de la conscience sur un point minutieux, par comparaison plaisante avec un petit caillou qui gêne le pied. » *Se non è vero, è ben trovato*... Et même, très bien, vu que cette petite pierre douloureuse ouvre des cheminements inattendus et pleins de sens. Car *scrupulus* a un synonyme : *calculus*, littéralement « petite pierre », qui cause la « maladie de la pierre », terme remplacé depuis belle lurette par « calculs des voies urinaires ou de la vessie ». Nous voici au carrefour où se rencontrent le scrupule, la vessie et ses maux. De plus, l'idée de petite taille ne se trouve pas seulement à propos de *scrupulus* = caillou, mais dans une autre de ses acceptions : une petite pièce de monnaie. Vers quoi l'association d'une vessie douloureuse et d'une petite pièce de monnaie vous fait-elle hâter le pas, qui ne vous offrira de soulager votre vessie que si vous glissez dans une fente *ad hoc* le numéraire en question ?

- Vous voulez dire une vespasienne, dont l'idée et la réalisation reviennent à l'empereur Vespasien, qui gouverna dix ans l'Empire au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère ! Qui fit édifier sans scrupule des pissoirs payants, les fameuses *vespasiennes* !

- Pas du tout.

- Comment ? Mais enfin, tout le monde sait...

- Tout le monde *ne* sait *pas* que c'est une légende. Ce qu'a écrit Suétone, source latine à ce sujet, est bien moins pittoresque. Dans une biographie à raison des plus élogieuses, il narre ce qui suit : « Comme son fils Titus lui reprochait d'avoir eu l'idée d'imposer même les urines, il lui mit sous le nez la première somme que lui rapporta cet impôt, en lui demandant : 's'il était choqué par l'odeur', et Titus lui répondant négativement, il reprit : 'C'est pourtant le produit de l'urine'. »

Comme Suétone, les historiens d'aujourd'hui voient en cet empereur l'un des meilleurs, des plus honnêtes et des plus avisés – et Jupiter sait combien rares ils furent. Il créa de nouveaux impôts qui étaient légitimes, parce qu'ils réparaient des oublis. Le commerce en (très) gros de l'urine avait une incontestable raison d'être : employée en grandes quantités, elle était le seul liquide capable de traiter les cuirs, d'assouplir et dégraisser les draps, les étoffes, de les *fouler*, disent les gens de métier.

Il m'importe de relever que dans la Rome impériale, où l'on parlait très ouvertement de commerce sexuel, toucher au commerce de l'urine choquait un Titus, qui avait été un fameux débauché avant de monter sur le trône ; et même Suétone, qui avait dressé sans broncher la liste des « manies » sadiques, sexuelles, assassines d'autres empereurs. À propos de l'impôt sur le commerce juteux des foulons, il parle d'un « gain honteux » de Vespasien. Et de fait, c'est la seule chose *indigne* qu'il lui reproche.

Tout ce qu'il rapporte du bon usage que faisait Vespasien du produit des impôts, de son souci d'améliorer la vie des pauvres, de sa bonté, de son « humanité » n'efface pas la tache urinaire. En revanche et comme de bien entendu, le biographe ne trouve pas excessif que l'empereur ait donné une somme quasi incroyable à une dame dont il avait *exaucé* le désir irrépressible de coucher avec lui.

Vespasien est le type même de l'homme à scrupules : *Te saluto scrupulosus imperator, ave et vale !*

Mais il ne dota pas Rome d'urinoirs. Et pendant dix-huit siècles, les Européens n'éprouvèrent pas de gêne à se soulager dans la première embrasure trouvée dans la rue. Quant aux dames, qui ne portaient rien sous leurs jupes, j'imagine qu'elles s'y prenaient comme, dans les années 1940, les Valaisannes du Val d'Hérens : elles s'arrêtaient dans le chemin, écartaient les jambes comme pour y prendre racine, et de dessous leurs jupes de drap épais et raide s'écoulait un jaune ruisseau – qui avait au passage assoupli le drap qu'elles-mêmes avaient filé, tissé et cousu en un long lé noir.

On lit dans *Wikipédia* : « [...] en 1671 à Berlin, les excréments s'accumulaient à un tel point devant une église qu'une loi fut votée obligeant les paysans visitant la ville à en embarquer une partie avec eux en repartant. Paris n'était guère mieux, où les habitants déféquaient directement dans les rues, tandis qu'à Versailles les courtisans faisaient leurs besoins derrière les portes, sur les balcons ou dans les jardins, sans s'en cacher. Les pratiques variaient entre les pays : La Rochefoucauld se dit ainsi choqué par les mœurs anglaises, notamment par les pots de chambre près de la table que les gens utilisaient même pendant le repas, à la vue de tous. »

Mais au XIXe siècle sévirent les hygiénistes ; au dire de mon cher Huysmans ils furent les vrais maîtres et directeurs de conscience de l'Europe. Et presque 500 édicules furent construits à Paris. Les méchantes

langues les surnommèrent « édicules Rambuteau », M. de Rambuteau étant le préfet responsable de cet « enlaidissement » de la plus belle ville du monde. Non sans habileté, il s'empessa de les baptiser « vespasiennes » - et gagna la partie.

Fin de l'âge d'or, et début d'une nouvelle discrimination, qui dura jusqu'aux dernières décennies du siècle suivant : les vespasiennes n'abritaient que des urinoirs, c'étaient des « tasses », comme les nommaient M. de Charlus, et Jean Genet dans *Le Journal du voleur*. Par rapport aux femmes, les mâles hétérosexuels jouissaient d'une discrimination simple, et les homosexuels d'un double privilège.

C'est pour de telles inventions que le siècle de Louis-Philippe et des Messieurs Ubu et Cie fut appelé le Siècle du Progrès.

Cependant, la lecture de Proust, qui volontiers parle des « pissotières », où s'attarde Charlus, nous apprend à deux reprises que, vers 1900, les vessies ET les intestins, masculins ET féminins pouvaient, moyennant finance, se soulager dans « un petit pavillon ancien grillagé de vert », à l'entrée de la rue Gabriel, aux Champs-Élysées. Un jour que la grand-mère du héros-narrateur, prise d'un malaise, s'y attardait, le petit-fils et un gardien du parc (qui n'éprouvait d'autre besoin naturel que de ne rien faire) écoutaient le bavardage de la maîtresse de ce lieu « absolument lieu », qui accréditait la rumeur voulant qu'elle soit une marquise, une vraie. « Eh puis, dit-elle, je choisis mes clients, je ne reçois pas tout le monde dans ce que j'appelle mes salons. Est-ce que ça n'a pas l'air d'un salon, avec mes fleurs ? Comme j'ai des clients très aimables, toujours l'un ou l'autre veut m'apporter une petite branche de beau lilas, de jasmins, ou des roses, ma fleur préférée.

L'idée que nous étions peut-être mal jugés par cette dame, en ne lui apportant jamais ni lilas, ni belles roses, me fit rougir [...]

À ce moment une femme mal vêtue entra précipitamment qui semblait précisément les éprouver [les besoins que l'on devine]. Mais elle ne faisait pas partie du monde de la « marquise », car celle-ci, avec une férocité de snob, lui dit sèchement :

- Il n'y a rien de libre, Madame.

- Est-ce ce sera long ? demanda la pauvre dame, rouge sous ses fleurs jaunes.

- Ah ! Madame, je vous conseille d'aller ailleurs, car, comme vous voyez, il y a encore ces deux messieurs qui attendent, dit-elle en nous montrant moi et le garde, et je n'ai qu'un cabinet, les autres sont en réparation... ça a une tête de mauvais payeur, dit la « marquise ». Ce n'est pas le genre d'ici [...]

Quoique situé aux Champs-Élysées, ce chalet de nécessité joliment grillagé de vert n'est pas un paradis pour les personnes qui donnent à une fausse marquise la joie d'exercer une « férocité de snob » et de manifester une absence complète de scrupules ; ce qui, au jugement de Proust, est la racine

du sadisme. Il existe en tout un chacun, lit-on ailleurs dans *La Recherche*, cette indifférence aux souffrances qu'on cause et qui, quelques autres noms qu'on lui donne, est la forme terrible et permanente de la cruauté. »

Ce n'est pas le cas de la « marquise », qui est tout sauf indifférente qu'elle cause volontairement.

Mais c'est le cas d'une Cie de transports ferroviaires, comme le montrera notre dernier épisode.

FIN DE L'ÉPISEDE

### Troisième et dernier épisode Transports coûteux et littérature à bon marché

Un lecteur des deux premiers épisodes de ce *Supplément à l'Histoire de l'Infamie* me dit qu'ils sont déplacés dans une revue « littéraire ». Ce n'est pas littéraire, dit-il, parce que c'est *vrai*. La seule prose qui soit littéraire, c'est la fiction.

La vraie littérature est celle qui raconte des choses fictives ; autrement dit, ce sont des choses pas vraies qui font la vraie littérature. C'est l'obscurité profonde de ce paradoxe qui garantit sa vérité, m'explique-t-il.

Pour ne pas contrarier cet ami qui m'est cher, et ne pas être la honte d'une revue littéraire, j'ai décidé d'écrire un troisième épisode tout à fait fictif, et teinté d'humour noir, pour être encore plus littéraire. Vous voilà avertis, je peux commencer.

Il y avait une fois... Non, ça ne va pas. Je reprends :

Il existe en Europe un petit pays, du genre de ceux qu'on trouve dans *Tintin*, ce parangon de la fiction, dont le réseau ferré est l'un des plus denses de la terre, parce que c'est (fictivement) la plus vieille démocratie du monde, il blanchit, ce qui peut signifier, entre autres, par combinaison hyper littéraire de la métonymie et de la métaphore, que sa tête est chenu (terme littéraire selon les dictionnaires), et aussi qu'on n'y répugne pas au blanchiment, vu qu'on y a le culte de la propreté. Mais, fait bien plus important pour notre propos, ce pays est blanc parce très peu de Noirs y vivent. Plus il y a de gens de couleur, moins il y a de chemins de fer : le Sud des États-Unis et l'Afrique dite noire en sont des preuves attestées par les spécialistes du phénomène ferroviaire.

Ce pays se nomme CH, ce qui ne signifie nullement Confédération helvétique, étant une abréviation de Céache, qui est lui-même une simplification paresseuse de *Ces-Haches*. Une légende récitée par des aèdes raconte que, dans des temps plus qu'anciens, des montagnards blancs de peau et de neige et de sainte rage découpèrent à coups de haches une armée de chevaliers infiniment supérieurs en nombre et en armement, qu'à cause de leurs armures on appelait Chevaliers noirs. Leur âme aussi l'était, car ils nommaient leur Dieu Allah.

Donc, chères lectrices, chers lecteurs, ce pays a autant de trains qu'une vitrine de jouets au temps de l'Avent, je veux dire au temps d'Avant les jeux informatiques. Ces trains appartiennent à plusieurs compagnies ; la plus importante, et de loin, s'appelle Cf.f. Cf., avec ou sans majuscule, est une abréviation du latin *confer*, invitant le lecteur à se référer à ce qui suit, et qui est en rapport avec ce qui précède le Cf. Ce qui précède est « Compagnie ferroviaire » ; le *f* final est l'initiale de « fric ». Il s'agit en fait d'un détournement du sens premier du sigle, imaginé par un journal de l'opposition et immédiatement adopté par tous les usagers, qui trouvèrent

aussi vengeur que juste de dire, au lieu de « je vais prendre le train », « je vais voir fric », bientôt changé en « je vais avoir du fric à 5 heures 47 ». Cela se passa peu après la provisoirement Seconde Guerre mondiale. C'est à cette époque, en gros, que l'Europe se mit à adopter les méthodes du, et le mot de « marketing » venus des USA. La Compagnie engagea des *manadjeurs* qui promirent d'être agressifs et de donner une humiliante leçon aux inventeurs du slogan vengeur. S'inspirant du judo alors très à la mode, ils n'eurent qu'à utiliser la force de l'expression « avoir du fric », qui bien sûr était une antiphrase, pour créer le slogan qui vite fit fureur : QUI VOYAGE EN TRAIN FAIT DU FRIC. Puis, avec une avisée persévérance, ils réussirent à donner un sens plus pur au sigle Cf.f., le seul reconnu aujourd'hui : *Chemins de Fer du Futur*, soulignant que ce nom était dynamique, et que les trois « u » mimait le conquérant sifflet d'une locomotive et ses poétiques échos de vallée alpestre en glacier sublime. Les niveaux sémantique et phonétique se renforcent l'un l'autre, assurent-ils, car un *manadjeur*, pour impressionner ses clients, doit être versé en linguistique. Mais les initiés, quand ils parlent loin des oreilles populaires, savent qu'il faudra faire patienter les usagers jusqu'à nul ne sait *quel* Futur pour changer l'état *présent* de choses.

En effet, contrairement aux tramways, à l'unique métro, aux innombrables cars postaux, funiculaires, téléphériques et télésièges du Blanc Pays, ses chemins de fer pratiquent la ségrégation. Sans doute leurs propriétaires, tous gens exquisement cultivés (et partant scrupuleux), s'inspirent-ils de la Rome républicaine où certains citoyens étaient « plus égaux que d'autres » : au sommet trônait le citoyen « de première classe », qui possédait une grande fortune, et qu'on appelait *civis classicus* ; alors qu'en bas s'accroupissait le plus pauvre, nommé *civis proletarius* ; choses vérifiables dans les ouvrages d'historiens dont le seul défaut est de ne plus faire, tels Tacite ou Michelet, de l'Histoire de la littérature un genre littéraire.

Mais assez divagué, revenons à nos citoyens inégalement égaux : dans les Chemins de fer du futur, se prélassent quelques citoyens « de classe », ayant de la classe dans leurs costumes trois pièces *charcoal gray* acquis aux USA pour \$499, cravate et col blanc en sus, dans un magasin pour *young executives with a future* ; alors que s'entassaient, assis à l'étroit quand ils ont la chance de trouver un siège, les voyageurs prolétaires, proportionnellement encore plus nombreux que n'en rêvaient Marx et Engels ; d'après un responsable des cf.f, ils sont neuf fois et demie plus nombreux que ceux de première classe.

Les voyageurs de seconde classe sont plus coincés que poules en batterie, ceux de première ont les aises de chevaux en prairies anglaises.

Bien entendu, l'espace des toilettes – tenez, pour vous donner une ou deux lignes de *littérature*, il me semble que Cendrars, qui parlait indifféremment des sentiments les plus élevés et des choses les plus basses, ne dit pas un mot des toilettes du Transsibérien. Pourtant, s'il a ingurgité autant d'alcool

qu'il le prétend, il a dû les fréquenter assidûment. C'est sa constante soulerie qui lui en a ôté le souvenir.

Mais reprenons. Dans les trains cf.f., l'espace des toilettes est soumis aux mêmes règles que celles des batteries et prairies (*verdoyantes*, amants du beau style) : plus on peut enfourner d'être humains dans un wagon, plus exiguës y sont les toilettes. Et réciproquement.

Je n'ose, par crainte du ridicule et de la ringardise, consacrer plus de trois lignes à la logique de jadis : laquelle voulait que le nombre de *ritirate* fût proportionnel à celui des voyageurs somnambules, à moitié étouffés dans la voiture de seconde classe aux heures de pointe ; il serait humiliant, n'est-ce pas, de passer pour un crétin des Alpes, bénies de Dieu dans les chants patriotiques de naguère. Mettons que je n'ai rien dit.

Les wagons de première peuvent héberger environ deux fois moins de personnes que ceux de seconde. Il est donc conforme à la nouvelle logique, celle du profit, que leurs toilettes aient une surface deux fois supérieure. Luxe, calme et sûreté, telle est la devise de leurs concepteurs. Et quelles délicates attentions ! Un miroir occupe une vaste paroi : qu'il doit être voluptueux d'y vérifier qu'on est vêtu-e à la dernière mode ! On a tout le temps de s'admirer, personne ne secoue désespérément la poignée de la porte, comme le font les enragés de basse classe, condamnés à faire la queue et sentant leur vessie sur le point d'éclater.

Dans les lieux de première classe, on a le souci de la santé, de la vie même des usagers : à côté du siège se trouve le bras mobile qu'on trouve dans les toilettes pour handicapés ; mieux encore, de l'autre côté un bouton rouge n'attend qu'une pression pour signaler que quelque chose cloche, que vous ressentez un malaise. De telles attentions nous rassurent ; elles nous redonnent confiance en l'humanité : il existe quoi qu'on dise des esprits soucieux du sort d'autrui. C'est de pareilles personnes que Proust appelle des êtres de *scrupule*, « appartenant à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, un monde entièrement différent de celui-ci... »

Et tout autre que celui des lieux de basse classe, où l'on ne trouve ni aide aux handicapés, ni bouton d'alarme.

Mais ces petites infamies n'ont guère d'importance, vu qu'il est assez rare que l'on puisse tout simplement pousser la porte des lieux de basse classe. Car un, voire deux sur quatre s'ornent de l'avis TOILETTES INUTILISABLES ; et un autre au moins est verrouillé pendant tout le trajet par un voyageur sans billet, que les contrôleurs surchargés n'ont pas le temps de faire quitter petit endroit, mal nommé puisqu'on y a davantage de place que sur les sièges payants.

Alors, on croit comprendre qu'il ne s'agit pas d'infamie, mais de la raisonnable, imparable logique du profit : les concepteurs, constatant que toilettes de seconde classe ne peuvent guère être utilisées, ont évité aux cf.fric les frais de l'alarme et de l'aide aux handicapés, puisque personne ne

peut les employer. Ces concepteurs sont des êtres de scrupule, qui épargnent à leurs clients des dépenses inutiles.

En ce qui concerne le futur proche, les responsables de l'entreprise désirent seulement « mettre le paquet », paquet de fric, évidemment, pour l'accroissement du confort et des gadgets informatiques dans la première classe. Il s'agit de prouver aux jeunes cadres prometteurs qu'ils seront plus *rentables* en train qu'en voiture. Et ils pourront apprécier d'excellents repas qu'on leur servira dans leur compartiment, devenu aussi vaste et lumineux qu'une prairie *fashionable* pour chevaux de course, comme eux ils courront vite et mourront prématurément.

Cette dernière phrase me paraît divinement *littéraire* et couronne classiquement le tout.

FIN